

# ZOLA

ET SON TEMPS

XTES  
POUR  
URD'HUI

LAROUSSE

**TEXTES  
POUR AUJOURD'HUI**

---

*collection dirigée par Pierre Barbéris  
et Georges Jean*



# **ZOLA ET SON TEMPS**

par

**PIERRE COGNY**

Professeur à la Faculté des Lettres  
et Sciences Humaines  
du Mans

**LIBRAIRIE LAROUSSE**

17, rue de Montparnasse  
et 114, boulevard Raspail, Paris VI<sup>e</sup>

*Le présent volume appartient à la dernière édition (revue et corrigée) de cet ouvrage. La date du copyright mentionnée ci-dessous ne concerne que le dépôt à Washington de la première édition.*

© **Librairie Larousse, 1976.**

Librairie Larousse (Canada) limitée, propriétaire pour le Canada des droits d'auteur et des marques de commerce Larousse. - Distributeur exclusif au Canada : les Éditions Françaises Inc., licencié quant aux droits d'auteur et usager inscrit des marques pour le Canada.

© by S. P. A. D. E. M. et A. D. A. G. P., 1976.

**ISBN 2-03-038015-6**

# Table des matières

|   |     |
|---|-----|
| <b>Avant-propos</b> . . . . .                   | 7   |
| <b>Zola théoricien</b> . . . . .                | 9   |
| 1. Proudhon et Courbet . . . . .                | 12  |
| 2. Le roman expérimental . . . . .              | 17  |
| 3. L'argent dans la littérature . . . . .       | 20  |
| 4. Du roman . . . . .                           | 23  |
| 5. De la moralité dans la littérature . . . . . | 30  |
| 6. La République et la littérature . . . . .    | 32  |
| <br>  |     |
| <b>L'homme dans la société</b> . . . . .        | 37  |
| 7. La Fortune des Rougon . . . . .              | 41  |
| 8. La Confession de Claude . . . . .            | 43  |
| 9. L'Œuvre . . . . .                            | 47  |
| 10. La Faute de l'abbé Mouret . . . . .         | 57  |
| 11. La Terre . . . . .                          | 61  |
| 12. Une Page d'amour . . . . .                  | 64  |
| 13. Thérèse Raquin . . . . .                    | 69  |
| 14. La Curée . . . . .                          | 72  |
| 15. Pot-Bouille . . . . .                       | 74  |
| 16. L'Argent . . . . .                          | 85  |
| 17. L'Assommoir . . . . .                       | 90  |
| 18. Le Ventre de Paris . . . . .                | 98  |
| 19. Au Bonheur des dames . . . . .              | 103 |
| 20. Germinal . . . . .                          | 107 |
| 21. Le Rêve . . . . .                           | 112 |
| 22. La Débâcle . . . . .                        | 118 |
| 23. Le Docteur Pascal . . . . .                 | 127 |

|  |            |
|--|------------|
| <b>C'est à l'homme de refaire le monde . . . . .</b> | <b>133</b> |
| <i>Les Trois villes . . . . .</i>                    | <i>135</i> |
| 24. Lourdes . . . . .                                | 136        |
| 25. Rome . . . . .                                   | 140        |
| 26. Paris . . . . .                                  | 144        |
| <i>Les Quatre évangiles . . . . .</i>                | <i>148</i> |
| 27. Fécondité . . . . .                              | 149        |
| 28. Travail . . . . .                                | 154        |
| 29. Vérité . . . . .                                 | 158        |
| 30. Justice . . . . .                                | 162        |
| 31. J'accuse . . . . .                               | 163        |
| <br>   |            |
| <b>Fiche pédagogique . . . . .</b>                   | <b>165</b> |
| <br>   |            |
| 1. Structure du roman . . . . .                      | 165        |
| 2. Écriture . . . . .                                | 167        |
| 3. « Idéologie » de Zola . . . . .                   | 169        |
| 4. Circularité des textes . . . . .                  | 170        |
| Index de quelques noms des Rougon-Macquart . . . . . | 172        |
| Orientation bibliographique . . . . .                | 173        |
| Repères chronologiques . . . . .                     | 174        |

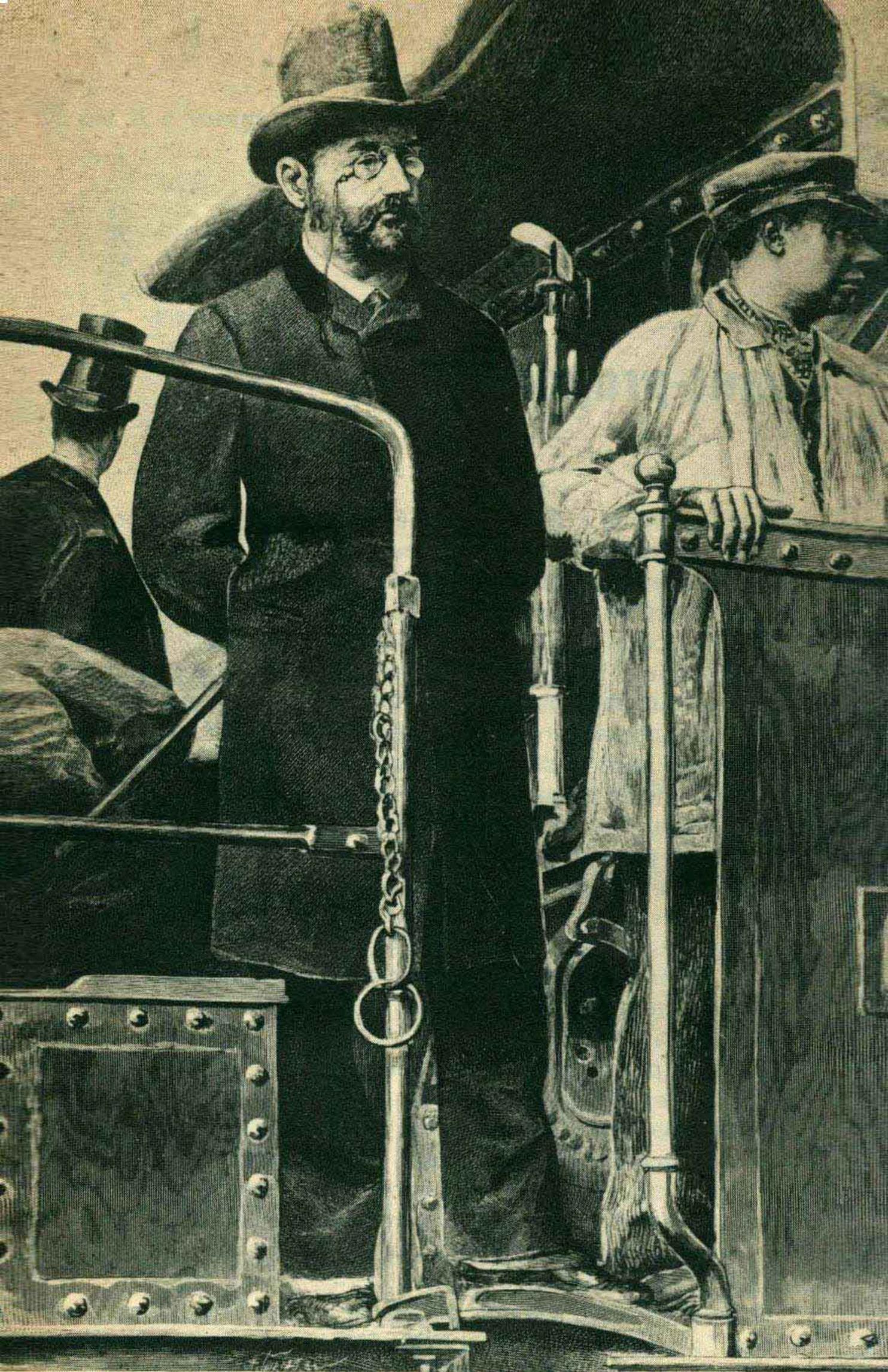
# Avant-propos

Une œuvre comme celle de Zola ne se débite pas en tranches : elle forme un bloc homogène qui ne prend tout son sens que si on l'accepte dans sa globalité, si on admet sa cohérence. Les évolutions qu'il est permis de déceler sont celles qui étaient scientifiquement inscrites dans un système qui, lui-même, ne pouvait fonctionner que dans une société déterminée dont il est le produit nécessaire, tout en s'inscrivant en faux contre elle. Les contradictions qui apparaissent sont la conséquence des faits et non de flottements dans la pensée. De son premier recueil, les *Contes à Ninon* aux notes préparatoires au dernier *Évangile*, « *Justice* », Zola est UN et doit être lu comme tel dans sa totalité.

Nous ne proposons donc pas ici des « morceaux choisis » (qui nous permet de choisir des morceaux sans trahir l'ensemble?) mais un certain nombre de pistes pour aborder la lecture de l'œuvre, un réseau de voies d'accès. Nous avons donc écarté en général les pages les plus célèbres, les textes exemplaires de dictées et tout ce qui, en un mot, pourrait fournir l'illusion de connaître Zola.

Dans les périphrases traditionnelles, Zola est désigné comme « l'auteur des *Rougon-Macquart* ». Les *Rougon-Macquart* représentant le tiers de l'œuvre de Zola, nous n'avons pas cru devoir leur accorder une place plus importante dans ce volume. Mais nous avons jugé bon de mettre en tête un certain nombre d'extraits des articles de théorie, parce qu'ils éclairent le reste et de ne négliger ni les *Trois Villes* ni les *Évangiles*, parce qu'ils constituent une vaste conclusion.

Enfin, nous nous sommes efforcé de ne pas laisser perdre de vue que Zola, homme de SON PRÉSENT, voulait préparer l'avenir et que SON AVENIR EST PRÉCISÉMENT NOTRE PRÉSENT.



Zola sur une locomotive du réseau de l'État

Phot. Larousse

# Zola théoricien

Les textes retenus ici sont loin de proposer l'ensemble des théories de Zola sur la littérature et plus particulièrement sur le roman. Ils sont néanmoins représentatifs et leurs titres, qui sont ceux que leur avait donnés Zola, sont remplis de sens, tout autant que leur date d'écriture.

*Proudhon et Courbet* parut dans le *Salut Public* du 26 juillet 1865, *Le roman expérimental* dans le *Messenger de l'Europe* d'août 1879, *L'argent et la littérature* dans le *Messenger de l'Europe* de mars 1880, *Le sens du réel* dans le *Voltaire* du 20 août 1878, *De la description* dans le *Voltaire* du 8 juin 1880, *De la moralité dans la littérature* dans le *Messenger de l'Europe* d'octobre 1880 et *La République et la littérature* dans le *Messenger de l'Europe* d'avril 1879.

Il s'agit d'articles polémiques qui ont été repris pour la plupart dans le recueil *Le roman expérimental* (1880), à l'exception de *Proudhon et Courbet*, qui figure dans *Mes Haines* (1866) et *De la moralité dans la littérature* que l'on retrouve dans les *Documents littéraires* (1881).

En tête des *Documents littéraires*, Zola écrivait :

Les études que je réunis aujourd'hui ont toutes paru dans le *Messenger de l'Europe*, une revue de Saint-Pétersbourg, à laquelle j'envoyais une correspondance mensuelle.

Plusieurs sont insuffisantes, entre autres l'étude sur Musset. Si je les publie en volume, c'est uniquement pour ne rien supprimer de la campagne littéraire que j'ai faite en Russie. D'ailleurs, elles se tiennent, et même dans les plus lâchées au point de vue des documents et du style, j'ai trouvé, en les relisant, des pages dont je désire affirmer les idées. »

Ce qui est vrai des articles destinés à la Russie l'est des déclarations maintes fois répétées dans la presse française et deux remarques s'imposent.

Zola déclare avoir fait campagne en Russie pour la défense de ses conceptions de la littérature : il a mené parallèlement le même combat en France et étendu la lutte aux problèmes artistiques (il avait commencé par fourbir ses armes dès 1866 dans ses articles sur Manet dans *l'Événement*) et aux problèmes politiques (particulièrement à partir de 1898 avec l'affaire Dreyfus). En s'adressant d'abord à la grande presse, il manifeste qu'il entend bien suivre — ou précéder — l'actualité et faire appel à l'opinion publique. Cette attitude est importante en ce qu'elle situe Zola dans son temps : pour lui, l'écriture est inséparable de l'action et il aura perçu, avant que le mot existât, le rôle considérable des *mass-media*. Un article de journal est un *dialogue* et il use souvent du *vous* qui invite le lecteur à entrer dans le jeu et à répondre.

Les titres des textes que nous avons retenus sont, sans doute, destinés à faire choc, mais, surtout, ils marquent très précisément la volonté de faire sortir la littérature des voies où elle était traditionnellement engagée. Il n'est pas exagéré de dire que Zola, par une sorte d'intuition qui explique peut-être, en partie, qu'il reste un des écrivains les plus lus aujourd'hui, a entrevu les grandes directions de la critique contemporaine. Si l'esprit porte, comme il est naturel, la marque d'une époque, les problèmes posés sont ceux qui retiennent l'attention depuis une trentaine d'années. Quand la mode était encore à la « psychologie » et qu'on avait tendance à réduire le roman à l'intrigue, exception faite de précurseurs comme Flaubert et les Goncourt, Zola, que ses goûts de jeunesse auraient plutôt incliné vers le romantisme, comprend que la littérature ne pourra avoir encore quelque audience que si elle sort d'elle-même et ouvre les fenêtres sur le monde extérieur, si étranger, précisément, à la « psychologie ». Si, au départ, il lui semble qu'il y ait antinomie entre l'art et la politique (*Proudhon et Courbet*), quatorze ans plus tard la notion de littérature devient à ses yeux inséparable de la notion de république (*La République et la Littérature*) au point qu'il proposera l'alternative célèbre, LA RÉPUBLIQUE SERA NATURALISTE OU ELLE NE SERA PAS.

Le mot va plus loin qu'il n'y paraît car il recouvre et confond volontairement les conceptions de Zola sur le plan politique et sur le plan littéraire. Il donne même un éclairage nouveau au

texte *Courbet et Proudhon*. Dans ces pages si ambiguës à première lecture, en effet, Zola fait à Proudhon une querelle de mal aimé : en refusant l'idée que les hommes de lettres soient rejetés de la république de Proudhon, il reconnaît implicitement qu'il est citoyen de cette république-là, c'est-à-dire d'une république construite sur des faits concrets et non sur de creux enthousiasmes de rêveurs.

Alors qu'il était un imaginaire, Zola se rend très rapidement compte que la littérature n'a de sens que dans la mesure où elle colle au monde en train de se faire et non au monde que l'on pourrait souhaiter. Le meilleur moyen est de faire corps avec la réalité et de la saisir toute, quitte à la redépasser et à reconstruire avec elle de l'imaginaire, mais il n'a jamais senti qu'insensiblement il s'écartait de la trajectoire qu'il s'était tracée.

En fait, il ne s'en écarte pas, mais il accepte sa double nature, assumant ses contradictions parce qu'il sait que la contradiction est dans la logique même de l'homme. En donnant la forme définitive du LIVRE à ce qui aurait pu n'être que l'instant d'un ARTICLE, il entend fournir la preuve qu'il ne rejette rien de ce qui a été et il reste de la sorte dans la ligne scientifique qu'il a choisie.

En face de chacun des textes proposés dans cette première partie, il serait élémentaire de citer autant de contre-textes :

— à *Proudhon et Courbet* toutes les déclarations qui l'apparentent au socialisme, surtout à la fin de sa vie ;

— au refus de flatter la jeunesse, la *Lettre à la Jeunesse* qui, en dépit de sa rhétorique, n'a rien de démagogique ;

— au respect déclaré de l'argent pour les écrivains, les éloges du désintéressement ;

— au refus du romantisme, le romantisme qui s'épanouit dans toute l'œuvre ;

— à la déclaration « l'homme est un simple résultat », la certitude affirmée que l'homme sera la cause de son propre bonheur.

Il serait difficile de jouer sur les dates pour démontrer une évolution. A part la grande cassure de 1898 (sa participation à l'Affaire Dreyfus), Zola est demeuré ce qu'il était à ses débuts. Les écrits théoriques et les romans ne présentent pas de divergence et il est curieux de constater qu'il n'a pas davantage écrit ses articles de polémique pour justifier ses romans qu'il n'a écrit ses romans pour donner consistance à ses articles de polémique.

Outre l'intérêt qu'ils comportent en soi sur le plan de la critique — et ils demanderont d'être l'objet d'une analyse serrée —

ces textes rendent Zola fiable, ce qui est important pour les textes de création et ils permettent de souscrire au jugement d'Henri Mitterand dans son Introduction aux *Mélanges critiques* (*Œuvres complètes*) :

A lire dans leur ordre chronologique ces études semées au hasard de l'événement, tandis que la coulée de l'œuvre romanesque ne connaissait pas d'interruption, on se rend compte que Zola n'a rien renié de ses premières campagnes, et n'a rien perdu de sa vigueur « contestatrice », comme on dirait aujourd'hui. Que ce soit sur la portée sociale de la Révolution de 1789, sur les rapports de la littérature et des institutions, sur ceux de l'argent et du travail, sur le rôle de la science, sur les invertis, sur les romans mondains, il « pense mal » ; car il pense en toute indépendance, dénudant poncifs et pontifes, ne respectant ni dogmes ni tabous, ni convenances, ni hiérarchies, ni même les saints principes de la propriété, puisqu'il lui arrive d'avouer sa sympathie pour le socialisme, à propos de Tolstoï par exemple.

---

## 1. Proudhon et Courbet

Il y a des volumes dont le titre accolé au nom de l'auteur suffit pour donner, avant toute lecture, la portée et l'entière signification de l'œuvre.

Le livre posthume de Proudhon : *Du principe de l'art et de sa destination sociale*, était là sur ma table. Je ne l'avais pas ouvert ; cependant je croyais savoir ce qu'il contenait, et il est arrivé que mes prévisions se sont réalisées.

Proudhon est un esprit honnête, d'une rare énergie, voulant le juste et le vrai. Il est le petit-fils de Fourier, il tend au bien-être de l'humanité ; il rêve une vaste association humaine, dont chaque homme sera le membre actif et modeste. Il demande, en un mot, que l'égalité et la fraternité règnent, que la société, au nom de la raison et de la conscience, se reconstitue sur les bases du travail en commun et du perfectionnement continu. Il

paraît las de nos luttes, de nos désespoirs et de nos misères ; il voudrait nous forcer à la paix, à une vie réglée. Le peuple qu'il voit en songe, est un peuple puissant sa tranquillité dans le silence du cœur et des passions ; ce peuple d'ouvriers ne vit que de justice.

Dans toute son œuvre, Proudhon a travaillé à la naissance de ce peuple. Jour et nuit, il devait songer à combiner les divers éléments humains, de façon à établir fortement la société qu'il rêvait. Il voulait que chaque classe, chaque travailleur entrât pour sa part dans l'œuvre commune, et il enrégimentait les esprits, il réglementait les facultés, désireux de ne rien perdre et craignant aussi d'introduire quelque ferment de discorde. Je le vois, à la porte de sa cité future, inspectant chaque homme qui se présente, sondant son corps et son intelligence, puis l'étiquetant et lui donnant un numéro pour nom, une besogne pour vie et pour espérance. L'homme n'est plus qu'infime manœuvre.

Un jour, la bande des artistes s'est présentée à la porte. Voilà Proudhon perplexe. Qu'est-ce que c'est que ces hommes-là ? A quoi sont-ils bons ? Que diable peut-on leur faire faire ? Proudhon n'ose les chasser carrément, parce que, après tout, il ne dédaigne aucune force et qu'il espère, avec de la patience, en tirer quelque chose. Il se met à chercher et à raisonner. Il ne veut pas en avoir le démenti, il finit par leur trouver une toute petite place ; il leur fait un long sermon, dans lequel il leur recommande d'être bien sages, et il les laisse entrer, hésitant encore et se disant en lui-même : « Je veillerai sur eux, car ils ont de méchants visages et des yeux brillants qui ne me promettent rien de bon. »

Vous avez raison de trembler, vous n'auriez pas dû les laisser entrer dans votre ville modèle. Ce sont des gens singuliers qui ne croient pas à l'égalité, qui ont l'étrange manie d'avoir un cœur, et qui poussent parfois la méchanceté jusqu'à avoir du génie. Ils vont troubler votre peuple, déranger vos idées de communauté, se refuser à vous et n'être qu'eux-mêmes. On vous appelle le terrible logicien ; je trouve que votre logique dormait le jour où vous avez commis la faute irréparable d'accepter des peintres parmi vos cordonniers et vos législateurs. Vous n'aimez pas les artistes, toute personnalité vous

déplaît, vous voulez aplatir l'individu pour élargir la voie de l'humanité. Eh bien ! soyez sincère, tuez l'artiste. Votre monde sera plus calme.

Je comprends parfaitement l'idée de Proudhon, et même, si l'on veut, je m'y associe. Il veut le bien de tous, il le veut au nom de la vérité et du droit, et il n'a pas à regarder s'il écrase quelques victimes en marchant au but. Je consens à habiter sa cité ; je m'y ennuierais sans doute à mourir, mais je m'y ennuierais honnêtement et tranquillement, ce qui est une compensation. Ce que je ne saurais supporter, ce qui m'irrite, c'est qu'il force à vivre dans cette cité endormie des hommes qui refusent énergiquement la paix et l'effacement qu'il leur offre. Il est si simple de ne pas les recevoir, de les faire disparaître. Mais, pour l'amour de Dieu, ne leur faites pas la leçon ; surtout ne vous amusez pas à les pétrir d'une autre fange que celle dont Dieu les a formés, pour le simple plaisir de les créer une seconde fois tels que vous les désirez.

Tout le livre de Proudhon est là. C'est une seconde création, un meurtre et un enfantement. Il accepte l'artiste dans sa ville, mais l'artiste qu'il imagine, l'artiste dont il a besoin et qu'il crée tranquillement en pleine théorie. Son livre est vigoureusement pensé, il a une logique écrasante ; seulement toutes les définitions, tous les axiomes sont faux. C'est une colossale erreur déduite avec une force de raisonnement qu'on ne devrait jamais mettre qu'au service de la vérité.

Sa définition de l'art, habilement amenée et habilement exploitée, est celle-ci : « Une représentation idéaliste de la nature et de nous-mêmes, en vue du perfectionnement physique et moral de notre espèce. » Cette définition est bien de l'homme pratique dont je parlais tantôt, qui veut que les roses se mangent en salade. Elle serait banale entre les mains de tout autre, mais Proudhon ne rit pas lorsqu'il s'agit du perfectionnement physique et moral de notre espèce. Il se sert de sa définition pour nier le passé et pour rêver un avenir terrible. L'art perfectionne, je le veux bien, mais il perfectionne à sa manière, en contentant l'esprit, et non en prêchant, en s'adressant à la raison.

D'ailleurs, la définition m'inquiète peu. Elle n'est

que le résumé fort innocent d'une doctrine autrement dangereuse. Je ne puis l'accepter uniquement à cause des développements que lui donne Proudhon; en elle-même, je la trouve l'œuvre d'un brave homme qui juge l'art comme on juge la gymnastique et l'étude des racines grecques.

Proudhon pose ceci en thèse générale. Moi public, moi humanité, j'ai droit de guider l'artiste et d'exiger de lui ce qui me plaît; il ne doit pas être lui, il doit être moi, il doit ne penser que comme moi, ne travailler que pour moi. L'artiste par lui-même n'est rien, il est tout par l'humanité et pour l'humanité. En un mot, le sentiment individuel, la libre expression d'une personnalité sont défendus. Il faut n'être que l'interprète du goût général, ne travailler qu'au nom de tous, afin de plaire à tous. L'art atteint son degré de perfection lorsque l'artiste s'efface, lorsque l'œuvre ne porte plus de nom, lorsqu'elle est le produit d'une époque tout entière, d'une nation, comme la statuaire égyptienne et celle de nos cathédrales gothiques.

Moi, je pose en principe que l'œuvre ne vit que par l'originalité. Il faut que je retrouve un homme dans chaque œuvre, ou l'œuvre me laisse froid. Je sacrifie carrément l'humanité à l'artiste. Ma définition d'une œuvre d'art serait, si je la formulais : « Une œuvre d'art est un coin de la création vu à travers un tempérament. » Que m'importe le reste. Je suis artiste, et je vous donne ma chair et mon sang, mon cœur et ma pensée. Je me mets nu devant vous, je me livre bon ou mauvais. Si vous voulez être instruits, regardez-moi, applaudissez ou sifflez, que mon exemple soit un encouragement ou une leçon. Que me demandez-vous de plus? Je ne puis vous donner autre chose, puisque je me donne entier, dans ma violence ou dans ma douceur, tel que Dieu m'a créé. Il serait risible que vous veniez me faire changer et me faire mentir, vous, l'apôtre de la vérité! Vous n'avez donc pas compris que l'art est la libre expression d'un cœur et d'une intelligence, et qu'il est d'autant plus grand qu'il est plus personnel. S'il y a l'art des nations, l'expression des époques, il y a aussi l'expression des individualités, l'art des âmes. Un peuple a pu créer des architectures, mais combien je me

sens plus remué devant un poème ou un tableau, œuvres individuelles, où je me retrouve avec toutes mes joies et toutes mes tristesses. D'ailleurs, je ne nie pas l'influence du milieu et du moment sur l'artiste, mais je n'ai pas même à m'en inquiéter. J'accepte l'artiste tel qu'il me vient.

Vous dites en vous adressant à Eugène Delacroix : « Je me soucie fort peu de vos impressions personnelles... Ce n'est pas par vos idées et votre propre idéal que vous devez agir sur mon esprit, en passant par mes yeux ; c'est à l'aide des idées et de l'idéal qui sont en moi : ce qui est justement le contraire de ce que vous vous vantez de faire. En sorte que tout votre talent se réduit... à produire en nous des impressions, des mouvements et des résolutions qui tournent, non à votre gloire ni à votre fortune, mais au profit de la félicité générale et du perfectionnement de l'espèce. » Et dans votre conclusion, vous vous écriez : « Quant à nous, socialistes révolutionnaires, nous disons aux artistes comme aux littérateurs : " Notre idéal, c'est le droit et la vérité. Si vous ne savez avec cela faire de l'art et du style, arrière ! Nous n'avons pas besoin de vous. Si vous êtes au service des corrompus, des luxueux, des fainéants, arrière ! Nous ne voulons pas de vos arts. Si l'aristocratie, le pontificat et la majesté royale vous sont indispensables, arrière toujours ! Nous proscrireons votre art ainsi que vos personnes ". »

Et moi, je crois pouvoir vous répondre, au nom des artistes et des littérateurs, de ceux qui sentent en eux battre leur cœur et monter leurs pensées : « Notre idéal, à nous, ce sont nos amours et nos émotions, nos pleurs et nos sourires. Nous ne voulons pas plus de vous que vous ne voulez de nous. Votre communauté et votre égalité nous écœurent. Nous faisons du style et de l'art, avec notre chair et notre âme ; nous sommes amants de la vie, nous vous donnons chaque jour un peu de notre existence. Nous ne sommes au service de personne, et nous refusons d'entrer au vôtre. Nous ne relevons que de nous, nous n'obéissons qu'à notre nature ; nous sommes bons ou mauvais, vous laissant le droit de nous écouter ou de vous boucher les oreilles. Vous nous proscrivez, nous et nos œuvres, dites-vous.